

Femme d'intérieur



En haut, lit «Tapis volant», 1968. Ci-dessus, Maria Pergay et Silvia Fendi. Ci-dessous, pouf «Vague», réédité cet hiver par Fendi Casa.



Silvia Fendi lui a confié l'espace Selleria de la nouvelle boutique Fendi de l'avenue Montaigne et vient d'annoncer l'édition prochaine de quelques-unes de ses créations sous le label Fendi Casa Icons... Bref, l'occasion était toute trouvée de prendre un thé avec la reine du design qu'est **Maria Pergay**.

Inoxydable. Le mot est un peu facile, certes, mais trop tentant lorsqu'il s'agit d'évoquer Maria Pergay, 80 ans passés, ses objets à l'épreuve du temps et son style forgé dans l'acier – inox lui aussi, cela va sans dire. Au milieu des années 60, la créatrice se prend de passion pour ce matériau (alors nouveau), auquel elle imprime les courbes radicales et les lignes brisées qui vont la rendre célèbre. Les connaisseurs en redemandent. Des condos moscovites aux palais saoudiens, qu'elle redécouvre du sol au plafond, Maria Pergay dissémine ses pièces toujours fabriquées en séries ultra-limitées – qui atteignent, du coup, des prix records à la moindre vente aux enchères. Lit Tapis Volant, table Ammonite et autre cabinet Caviar sont à admirer au MoMA et dans les salons des collectionneurs avertis. Comme Silvia Venturini Fendi, donc, on l'aura compris...

Cette année, le thème de l'exposition de design AD Intérieurs, pour laquelle vous avez conçu les salons qui représentent Fendi, est la métamorphose. Quelle est votre interprétation ?

MARIA PERGAY : Pour moi, c'est la surprise, l'imprévu... Un exemple : dans l'une des deux pièces que j'ai créées sera exposé un bureau qui a tout l'air d'une caisse, à ceci près que l'un des coins semble avoir éclaté et qu'une jambe en sort...

Il y a donc de l'humour dans votre manière de voir...

J'espère ! J'essaie de ne jamais me prendre au sérieux. On ne perd rien à se moquer de soi.

On oublie la caricature du designer star ?

Je suis fermement anti-star.

À quoi tiennent vos affinités esthétiques avec Silvia Venturini Fendi ?

C'est bien simple, nous aimons le savoir-faire. Nous avons toutes les deux grandi dans des familles bourgeoises. Elle, dans les ateliers Fendi, moi, auprès d'une mère qui savait, comme toutes les femmes moldaves, divinement broder. Nous avons toujours été entourées d'objets beaux et bien faits.

Votre prédilection pour l'inox s'est-elle érodée avec les années ?

Absolument pas ; c'est un métal fascinant dans lequel j'aime incorporer de la vie. C'est le matériau qui m'attendait, celui avec lequel j'ai fait entrer la cuisine dans la salle à manger. Mais, aussi, celui qui est le plus cruel avec moi : rien à faire, il ne pardonne pas... À l'époque où j'ai commencé à m'y intéresser, on savait à peine le couper, on n'avait aucun outil pour le façonner... Aujourd'hui, bien sûr, je travaille avec de vrais artistes de la matière : lorsqu'ils me présentent les objets finis exactement



Lit banquette, 1968.



Table «Cathédrale», 2006.



Nouvel espace «Selleria» de la boutique Fendi.



Chaise «Anneaux», 1968.

où les défilés étaient des moments de fête, on ressentait l'ivresse de la création... Je trouve qu'on a perdu cette euphorie.

Et en termes de design, quelle a été la période la plus excitante que vous ayez traversée ? Demain. Espérons.

Pourquoi tenez-vous à ce qu'on bannisse les mots de «meubles» et «mobillier» lorsqu'on évoque vos créations ?

Parce que ça sous-entendrait qu'on parle d'objets usuels.

Pourtant vos objets ont bien une fonction. Mais peut-être vous considérez-vous comme une artiste plutôt que comme un designer ?

Mes objets ont une fonction, certes, mais elle est presque secondaire, comme un clin d'œil. Quant à ce que je suis, notez qu'à mon avis, la séparation des genres n'a aucun sens... 

tels que je les imaginais, c'est comme s'ils faisaient des cadeaux à leur grand-mère. J'éclate de bonheur, je les embrasse sur les deux joues.

Diriez-vous que vous injectez à ce métal tranchant, rude, une dose d'onirisme ?

Comment ne pas parler d'onirisme quand on sait que j'ai eu la vision du lit Tapis volant, un matin, au réveil?... D'ailleurs, savez-vous que je ne dessine pas ? Je ne tâtonne pas sur des dizaines de croquis, à placer tel détail comme ci, tel autre comme ça. Je vois les objets directement tels qu'ils doivent être.

Vous avez des apparitions ? Mystique... Inutile de vous demander quelles sont vos sources d'inspiration, alors.

En effet. Surtout que l'inspiration n'existe pas, il n'y a que des gens inspirés.

Le maître mot pour qualifier votre travail ?

Aucun, parce qu'il ne s'agit pas de parler de mes objets, ni même de les voir, mais de les ressentir.

Parler de «design féminin» a-t-il du sens ?

J'en suis convaincue. La sensibilité dépend du sexe.

On n'est quand même pas esclave de son genre...

Le mot est un peu fort, mais je crois que si, que ça vous plaise ou non... De son genre, et j'ajouterais, de son âge.

Parlons un peu de mode. Voilà un univers avec lequel vous avez toujours entretenu des liens...

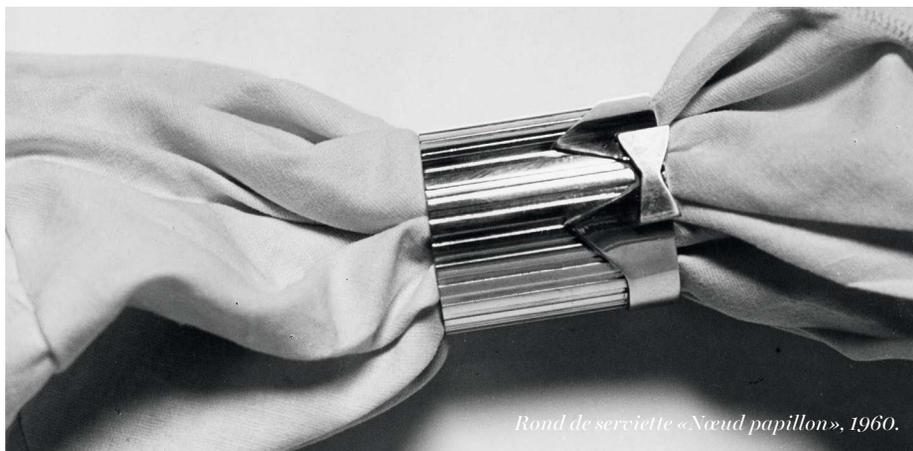
Exact, je suis même venue au design en créant, en 1955, les vitrines d'un couturier. J'avais imaginé des oiseaux extravagants en fer forgé, un faisan, un canard, un coq, qui tenaient les robes dans leur bec... Je précise que je les avais recouverts de fausses pierres et de strass de cabaret au prix de nombreuses nuits de patience : ce n'était pas Byzance, la guerre n'était pas terminée depuis si longtemps... Je n'avais que de la colle d'écolier sous la main pour fixer chaque élément, un à un, et je m'endormais dessus en désespérant que ça sèche...

Quel regard portez-vous sur la mode d'aujourd'hui ?

Au risque de me fâcher avec beaucoup de monde, je dirais qu'on est en pleine ère du vide. Deux ou trois loupiotes sont allumées dans l'obscurité... Il fut un temps



Exposition AD Intérieurs, du 7 au 22 septembre à l'Enclos des Bernardins, 47 quai de la Tournelle, 75005 Paris.



Rond de serviette «Nœud papillon», 1960.